

Commentaires

Number 14, June–July–August 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20178ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (14), 29–36.

domaine ainsi que dans de nombreux poèmes plus courts, est composé de multiples fragments imbriqués les uns dans les autres avec une précision à laquelle seul un grand artisan risque de jamais parvenir. Le vocabulaire, comme toujours chez lui, demeure d'une essentielle simplicité et d'une non moins essentielle précision.

Le lecteur que je suis ne peut manquer de ressentir un certain malaise devant ce matérialisme qu'il partage dans ses grandes lignes puisqu'il se trouve tout à coup transporté dans un monde quasi métaphysique. Mais un grand poème n'interroge-t-il pas tout autant qu'il est interrogé?

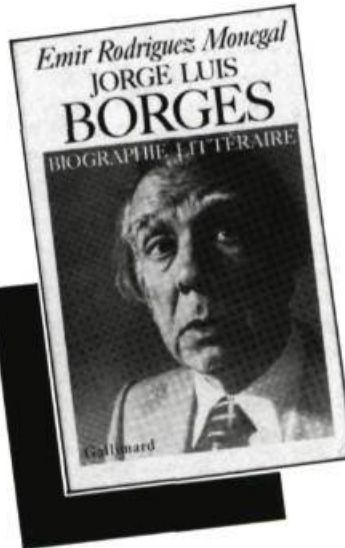
Michel Beaulieu

JORGE LUIS BORGES, BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE Emir Rodriguez Monegal Gallimard, 1983

Emir Rodriguez Monegal est professeur de littérature latino-américaine à l'Université de Yale et ami de Jorge Luis Borges. Il vient de publier la meilleure biographie à ce jour du grand écrivain argentin. Chez lui, pas d'emphase, pas d'exégèse interminable, pas de fausse humilité ou de fausse admiration. Mais plutôt une grande amitié, une tendresse nuancée, une sympathie immense, et une honnêteté intellectuelle face à l'homme dont les écrits ont révolutionné la littérature universelle. Par cet acte, Emir Rodriguez Monegal nous restitue l'homme en Borges, et cet homme nous devient indiscutablement sympathique, s'il ne l'était déjà.

Borges ne commence à être connu en tant qu'écrivain en Argentine qu'au début des années 50, et il n'atteint la gloire mondiale qu'en 1961, à l'âge de 62 ans, à l'occasion du prix Formentor, qu'il partage avec Samuel Beckett.

Emir Rodriguez Monegal



situe constamment les écrits de Borges en interrelation avec sa vie, ses lectures, ses préoccupations métaphysiques et esthétiques, ses rencontres avec ses amis. Nous découvrons chez l'écrivain un sens de l'humour toujours à l'affût pour ses amis (Borges a le sens de l'amitié fidèle et invulnérable), et aussi une solitude immense (sa pensée dynamique et toujours en avant rebute aux médiocres).

Avec *Jorge Luis Borges, biographie littéraire*, Emir Rodriguez Monegal nous propose avec beaucoup d'amour la vie d'un homme remarquable, exemplaire même, de notre temps.

Chantal Chevrier

UN AMOUR EN ALLEMAGNE Rolf Hochhuth Éd. Ramsay, 1983

«Pas un citoyen qui ne fut rabaisé au rang de chien; pas un chien qui n'ait eu un limier courant à ses côtés...» Limiers enragés, non, pire: légaux. Des limiers qui dénoncent Stasiek et Pauline pour crime d'amour. Un prisonnier polonais n'a pas le droit d'aimer une Allemande sous peine de mort. On les arrête: Pauline ira dans un camp de concentration et Stani sera

pendu publiquement: toute la population assistera passivement à l'exécution.

Un soldat allemand, vivant dans ce village, effaré par la haine gratuite de sa femme pour la voisine Pauline, se rappelle une autre exécution, celle d'un camarade de régiment coupable d'avoir douté de la victoire allemande: ce sont d'autres «camarades» qui le fusillèrent. «Il faut bien en avoir fait une fois l'expérience», dit l'un d'eux. Et le soldat se rappelle avoir pensé: pourquoi faut-il faire «l'expérience» de participer à une exécution? Pourquoi? Pourquoi est-ce que les gens sont comme ça?



Rolf Hochhuth demande si le nazi n'est pas «l'abjecte créature qui se tient cachée au fond de nous.» À lire ce roman, à voir la facilité avec laquelle l'être humain plonge dans la cruauté, dans l'horreur, on ne doute pas de la réponse à cette effrayante question. Et si le moindre soupçon subsiste, la lecture des quotidiens confirme la bêtise démente 365 jours par année. Prendre conscience de l'ampleur de cette bêtise est peut-être un premier pas vers le désamorçage. *Un amour en Allemagne* ne doit pas être un livre vain.

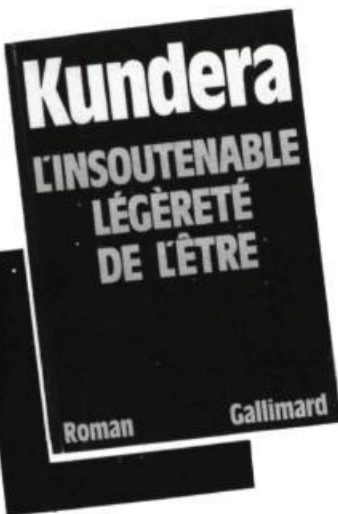
Christine Brouillet



REQUIS Guillevic Gallimard, 1983

Un soir, au café, je n'ai pu contenir mon impatience en entendant un amateur de sports m'expliquer que Luc Plamondon, rendu à la quarantaine, était un auteur fini. J'assistais bien comme tout le monde au déclin de Guy Lafleur, mais je songeais aussi, contrairement à l'immense majorité, à Michel-Ange peignant le plafond de la chapelle Sixtine à près de 70 ans (et dont on vient de publier les poèmes...) et à Guillevic, dont l'œuvre a pris un essor considérable depuis sa retraite il y a maintenant plus de 15 ans. Quelques mois après cette conversation plutôt verte, voilà que Plamondon connaît son plus grand triomphe et que Guillevic fait paraître un seizième titre aux Éditions Gallimard, *Requis*.

Il s'agit d'un seul poème écrit en six ans, de 1977 à 1982, c'est-à-dire au moment où le poète était âgé de plus de 70 ans. La conscience athée qui parle ici traite de l'inscription de l'être humain dans un cosmos qui le dépasse mais dont il n'a de cesse d'appréhender les points de repère. En ce sens, ce livre organiquement constitué représente un second volet puisqu'il complète un ouvrage précédent, *Du domaine*, où il était essentiellement question de l'écosystème que nous habitons. Le poème, comme c'était le cas dans *Du*



L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE

Milan Kundera
Gallimard, 1984

On connaît bien Milan Kundera pour *La valse aux adieux* ou *Le livre du rire et de l'oubli*. Son dernier-né est du même bois mais en plus fort, en plus accompli. Maîtrisant à merveille l'art du paradoxe, Kundera nous donne un roman où s'imbriquent à la fois la gravité et la désinvolture de la condition humaine. La trame romanesque de son livre est en réalité le support ou le prétexte qui permet à ce romancier-philosophe, comme il le dit littéralement, d'«explorer ce qu'est la vie humaine dans le piège qu'est devenu le monde».

L'histoire d'un couple est au centre de ce roman. Tomas, médecin à Prague, libertin et coureur de jupons, s'éprend de Téréza, serveuse de café perdue au fond de sa province. Il s'en éprend au point de ne plus pouvoir vivre sans elle mais ne peut davantage mettre un frein à ses infidélités. Ils s'aiment donc et se déchirent. Le tourment de ce couple, avec lequel on souffre, n'aurait sans doute pas le même éclairage, la même intensité sans les affres de l'occupation, de l'oppression, de l'humiliation. Le génie de Kundera lève avec virtuosité le voile sur les rapports entre un État policier et un simple citoyen, en l'occurrence Tomas, qui, refusant

d'entrer dans le rang, sera contraint à la déchéance, d'abord relégué dans un hôpital de campagne avant de devenir laveur de carreaux et finalement chauffeur de camions.

Le grand thème qui vient chapeauter ce roman-récit philosophique est la contingence de l'existence des humains. Le philosophe et le romancier cohabitent étroitement en Kundera, ce qui donne un livre où s'entremêlent récit, rêve, réflexion.

Un roman qui touche même à plusieurs moments au sublime... Kundera transforme et transcende en quelque sorte l'histoire déchirante d'un couple, somme toute banale, au sein d'un pays lui-même déchiré. On sort de ce roman dans un état de plénitude difficile à définir... C'est là tout l'art de Milan Kundera!

Ginette Beaulieu



t-il à jouer une seule joute contre le champion?

C'est à ce moment précis que commence le roman. Zweig


nous raconte l'histoire de Monsieur B.; Autrichien, avocat pour la monarchie, il sera fait prisonnier par Hitler. Mais pour les gens de la Gestapo, il y a deux sortes de prisonniers, ceux des camps et les particuliers, dont le sort n'est peut-être pas plus enviable. Ils sont enfermés dans une chambre d'hôtel. Chacun est seul avec lui-même. Chacun doit subir périodiquement un interrogatoire. Personne ne sait combien de temps tout cela va durer. C'est le néant. Monsieur B. subtilise dans la poche d'un paletot, un livre. Il se dit qu'il est enfin sauvé puisqu'il pourra s'accrocher à la vie en le lisant et le relisant. Une fois dans sa chambre il ouvre le livre: c'est un manuel d'échecs qui contient les 150 meilleures parties des champions du monde. Il va tout apprendre par coeur, jusqu'au

LE JOUEUR D'ÉCHECS

Stefan Zweig
Stock, 1983

Un champion mondial d'échecs s'en va participer à une compétition en Argentine. On le dit d'une «inculture universelle». Un voyageur du même paquebot veut en savoir plus long sur ce champion, mais il demeure inaccessible aux autres passagers. Quoi de mieux pour l'attirer qu'une partie d'échecs? Le piège fonctionne, mais le champion se retire rapidement, constatant qu'il a affaire à des amateurs.

Voilà qu'un Américain se met dans la tête d'organiser des joutes simultanées contre le champion. Ce dernier finit par consentir (moyennant un cachet), et les autres joueurs organisent des stratégies pour le battre. Rien à faire. Soudain, un voyageur inconnu se présente et par sa capacité de prévoir les coups obtient un match nul. Qui est au juste ce Monsieur B.? Pourquoi consentira-

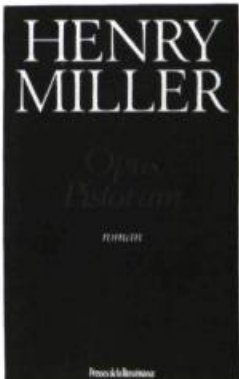


À LIRE ABSOLUMENT...

HENRY MILLER
OPUS PISTORUM

UN ÉVÈNEMENT LITTÉRAIRE!

UN ROMAN ÉROTIQUE INÉDIT D'HENRY MILLER



Avec humour, Miller nous fait vivre une véritable odyssee que vous découvrirez avec étonnement.

Demandez nos catalogues gratuits.
ÉDIPRESSE (1983) Inc.
8382 rue St-Denis, Montréal. H2P 2G8
(514) 381-7226

commentaires

jour où il aura besoin de se trouver un adversaire. mais il n'y a personne. Alors il jouera contre lui-même, au risque de perdre la tête.

Roger Junod, dans sa courte préface, fait un parallèle entre Monsieur B. et Zweig. Ce roman a été écrit durant le dernier exil de Zweig, probablement quelque temps avant son suicide. Le joueur d'échecs et l'écrivain se confondent, l'absurde des situations aussi. Un roman d'une précision incroyable. Troublant et d'une humanité qu'on dit aujourd'hui dépassée!!! Tant pis pour ceux et celles que la passion n'intéresse pas, ce livre est merveilleux.

Marc Chabot

LA DANSE D'AMOUR DU VIEUX CORBEAU

Claude Brami
Denoël

«En fait, il devait bien le reconnaître plus tard — il ne vivait pas, il fonctionnait.» Oui, avant de rencontrer Judith, Francis Corvo existait simplement. Dans sa bijouterie, à ignorer mollement les avances de son employée, Lucette, une vieille fille qui s'offusquait toujours des farces gaillardes du beau-frère de Francis; dans sa bijouterie où son fils Filouche passe en coup de vent, rarement. En coup de vent à la maison. En coup de vent dans sa vie. On ne voit pas grandir les enfants. Surtout quand on regarde ailleurs. Et Francis, justement, regarde Judith. Qui est jeune alors qu'il est vieux et qui ne le repousse pourtant pas. Il fait sa connaissance le jour de l'attentat perpétré contre la synagogue de la rue Copernic, à Paris; il se demande si ce prénom, Judith, n'indique pas qu'elle est Juive. Juive comme Dessoube, son voisin? Juive comme ceux du génocide? Juive comme ceux qui sont restés? La plaie du monde, six millions de morts, s'est refermée?... L'hé-



morragie continue chaque jour: il y a des gens qui fêtent encore aujourd'hui l'anniversaire de naissance d'Hitler. Corvo l'apprendra dans la souffrance.

La danse d'amour du vieux corbeau m'a complètement séduite. J'aurais bien aimé être Judith pour vivre dans ce roman car Brami porte une attention extrême à ses personnages. Tout en nuances mais attention, pas que des demi-teintes: la tendresse côtoie la violence, l'or rose des bijoux l'odeur du sang et les roucoulements du vieux corbeau, les slogans scandés d'une manif antisémite. Une histoire d'amour douce-amère, une histoire où les enfants jouent à la guerre pour vrai, une histoire des années 80. Si écrire, c'est être témoin de son époque, Claude Brami nous donne ici un excellent roman. Il y avait très longtemps que je n'avais pas été captivé d'un texte, ensorcelé par les personnages et les mots.

Christine Brouillet

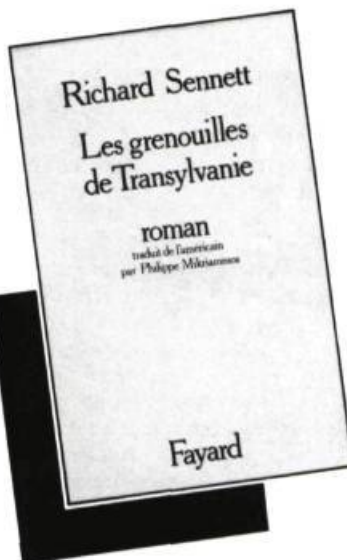
LES GRENOUILLES DE TRANSYLVANIE

Richard Sennett
Fayard, 1983

Richard Sennett est un Américain encore peu connu même si ce roman est sa quatrième parution en français. Les trois autres

livres étaient des essais sociologiques et philosophiques. Celui-ci est un roman, ce qui peut surprendre.

Tibor Grau, personnage central du livre, est un éminent penseur hongrois de la révolution marxiste. Enfin, c'est ce que tout le monde croit autour de lui. Le narrateur du roman, qui en est en même temps l'éditeur, en publiant ce qui n'est pas un manuscrit de Grau mais des bouts de papiers, des notes, des rapports de police et les différentes coupures de presse à son sujet, se trouve à nous dévoiler l'autre visage du révolutionnaire. Une véritable enquête de police sur le régime et sur ce «penseur éminent»!!! Une enquête pleine d'humour aussi puisqu'on y apprend que Grau aimait le peuple beaucoup plus parce qu'il était homosexuel que parce qu'il était révolutionnaire. Le voyage à travers sa vie est vif. Plusieurs chapitres sont des bijoux de finesse et d'adresse.



Peut-être vous demandez-vous ce que viennent faire les grenouilles dans le roman. La chose est simple, il s'agit d'une histoire folklorique: une famille de grenouilles part en vacances en Transylvanie. Comme le pays est vaste et peu connu des grenouilles, la maman recommande aux enfants de ne pas

coasser pour rien. Le plus jeune fils ne l'entend pas ainsi, il coasse, coasse, coasse et se fait finalement bouffer par une chèvre passant par là. La mère est furieuse mais le père lui réplique: «Ne gronde pas ton fils... il a eu le courage d'être lui-même.»

Les autorités hongroises trouvaient cette version un peu trop pessimiste. Grau et d'autres personnes de son ministère se chargèrent de reconstruire la légende (version socialiste)... je vous laisse lire vous-même les résultats de leur travail...

La thèse de Sennett est simple: c'est l'absence de désir de distraction qui distingue le vrai révolutionnaire du faux. Un livre à lire pour rire.

Marc Chabot

VENISES

Paul Morand
Gallimard, Coll.
L'imaginaire, 1983

Je suis entrée dans ce livre en parfaite ignare des grands noms de la diplomatie française: intimidant. Au fil de la lecture, j'ai soupçonné quelque pédanterie (même si l'auteur s'en défend courageusement) et, arrivée à la dernière page, j'assistais à la fin d'une époque.

Venises se cache derrière un rideau tissé de noms qui, de par leur notoriété, nous laissent en retrait du texte; on a l'impression que tout se dit entre, et pour, intimes. L'écrivain-diplomate a parcouru le monde, mais «Venise résume dans son espace contraint ma durée sur terre, située elle aussi au milieu du vide, entre les eaux foetales et celles du styx.» Un livre-musée, nous dit l'auteur, ou un monument pour contrer la nostalgie qui tenaille l'homme lorsque l'histoire tire à sa fin.

Certains passages, passants, sont de bonne compagnie. J'ai rencontré Proust (toujours finement ganté),



«voir» sa cohérence ou, ne pouvant supporter l'épreuve du regard, abandonne l'analyse. En effet, le journal est souvent le lieu d'une analyse, un lieu, donc, de connaissance et de reconnaissance.

Michèle Manceaux écrit parce qu'elle désire être écrivain et l'on sent, sous sa plume, cette exigence d'être à la hauteur du titre. Son drame et un drame de femme: «... les femmes ne peuvent pas créer et procréer (...) elles doivent choisir». Ce choix, semble-t-il, elle l'aurait fait il y a une trentaine d'années, d'où sans doute cette impression «d'usurpation d'un titre de gloire» lorsqu'elle déclare: «Profession? (...) écrivain.»



Brèves nous raconte cette femme qui tente d'accéder à la signification de son existence malgré le mal millénaire qu'elle porte en elle et qui la fait douter, hésiter à s'assumer pleinement en tant qu'écrivain. Enfin, dans son besoin de nommer, Michèle Manceaux cherche avant tout à se définir, à s'identifier et à reconnaître l'originalité de son existence: «À l'usage, c'est-à-dire avec l'âge, une seule vertu s'impose: la cohérence. Après coup, la vie a un sens. Celui qu'on lui a donné.»

Sylvie Trotter



MOI ET MA CHEMINÉE
Herman Melville
Seuil, coll. Récits
1984

Avant *Moi et ma cheminée* (1856), Melville avait déjà donné le plus gros de son oeuvre, fait ses plus longs voyages et connu une gloire éphémère. Après vint un très long silence au cours duquel il n'écrivit que des vers et, juste avant de mourir, *Billy Budd*. Et, de prime abord, rien dans l'histoire de ce vieillard anonyme qui défend sa cheminée contre les projets d'aménagement de sa femme ne rappellera le romancier des monstres marins et des îles lointaines. Sujet apparemment mince que seul un auteur de génie pouvait exploiter avec autant de finesse et de profondeur. Mais en définitive, tout comme dans «Jimmy Rose» et «L'heureuse faillite», qui complètent ce recueil, il est question, encore et toujours, de l'homme placé devant la grandeur. Cette petite oeuvre, publiée ici dans une très belle traduction d'Armel Guerne, n'a bien sûr pas l'envergure de ses plus célèbres romans; elle est, cependant, d'une rare saveur.

Sylvie Chaput

JEANNE
Nicole Avril
Flammarion, 1984

Si Don Juan était une femme, ce serait Jeanne, version Nicole Avril. Cette nouveauté Flammarion a tout l'air de vouloir prendre une vitesse de best-seller estival. Il faut dire que le livre fait bonne figure de proue et semble jouir de vents favorables.

En plein coeur de Paris, c'est là que notre héroïne opère. Elle séduit, et ouvre les hommes. Elle couche avec eux, et répare leurs ventricules. Jeanne est «chirurgien ou chirurgienne — on ne sait comment dire». Casanova au féminin, elle est belle, forte, flamboyante près de la quarantaine. Jeanne n'a pas que des amis, mais d'innombrables amants. Elle aime sa mère et la vodka. Elle lutte, avec un égal acharnement, contre la mort du corps et contre l'épuisement du désir.



Dans le récit, Nicole Avril fait preuve de style, d'envergure et de vitalité. C'est vrai, comme l'affirme la jaquette du livre, qu'elle crée «un type de personnage tout à fait nouveau». Mais l'originalité du roman tient surtout à une espèce d'ambiguïté qui a réussi à engendrer son propre équilibre. Héroïque et cruelle, nue et secrète, Jeanne est invraisemblable et possible. Vous pour-

Diaghilev (génial inconséquent), Misia («aussi capitonnée qu'un sofa»), mais dans l'ensemble, l'expérience est assez étourdissante. Pour me promener dans Venise, même en compagnie de l'auteur, j'ai dû me procurer un guide de la ville (traduction française): ce qui ne m'a pas empêchée de m'égarer de nombreuses fois.

Pour ma part, je crois que je préfère Paris où, «Pour me rappeler Venise, je n'eus, cette année-là, à me mettre sous la dent que les fameuses inondations parisiennes du printemps; en permission, j'allais canoter de Saint-Germain-des-Près au Champ-de-Mars, par la rue de l'Université.»

Johanne Jarry

BRÈVES
Michèle Manceaux
Seuil, 1984

«La mémoire du passé est utile pour un individu, comme pour un peuple. Quelqu'un qui néglige son histoire est quelqu'un qui se méprise.» Et inversement, quelqu'un qui tient trace de ses paroles, de ses actes et de ses pensées est généralement quelqu'un qui se respecte. Cet être, alors, intéressé. Une vie qui se réfléchit résiste à la passivité en ce qu'elle finit par

commentaires

rez, au fil des pages, vous demander si l'auteure ne vous monte pas un beau bateau. À vous de décider si vous embarquez.

Josette Giguère

LA FEMME CHANGÉE EN RENARD

David Garnett
10/18

«Les faits merveilleux et surnaturels ne sont pas aussi rares qu'on le croit», écrit David Garnett. Son roman nous donne envie d'appuyer sa thèse tant le texte est écrit simplement, tendrement, naturellement; il m'a semblé très plausible qu'une femme se transforme en renard. Si son



mari, Mr Tebrick, pleure un peu en constatant les goûts de plus en plus prononcés de son épouse pour les canards, les

lapins et la liberté, il s'efforce pourtant, avec une touchante naïveté, de comprendre Mrs. Tebrick. Une belle histoire d'amour qui a la fantaisie des contes de fées.

Chrystine Brouillet

JOURNAL 1979-1983

Alix Cléo Roubaud
Seuil, Coll. Fiction & Cie 1984

Alix Cléo Roubaud est morte d'une embolie pulmonaire le 23 janvier 1983. Alix était photographe. Dans *Journal 1979-1983*, on peut sentir à quel point photographie et écriture sont interreliées; l'auteure oscille entre *dire* et *montrer*. Ramener l'obscur à la lumière, avouer et abolir l'inavouable,



construire le théâtre de la mémoire en photos: «la photographie est un futur antérieur sans cesse déchiré» (p. 34).

N • O • U • V • E • A • U • T • É • S

PRIX
EDMOND-DE-
NEVERS
1983



L'étude d'Héléne Lafrance analyse la place qu'occupe Yves Thériault dans l'institution littéraire québécoise et les rapports souvent conflictuels que cet auteur entretenait avec cette dernière. L'ouvrage permet de mettre en évidence certains aspects moins connus de sa carrière et d'éclairer sous un jour nouveau sa production à un moment où notre société lui rend un hommage tout particulier.

Yves Thériault
et l'institution littéraire
québécoise
Héléne Lafrance
175 pages 13,50 \$



Ce livre réunit les actes du dernier de la série des grands colloques québécois sur les religions populaires. Vingt-cinq spécialistes des sciences humaines de la religion font le bilan de dix ans de travaux sur la religion des catholiques francophones du Québec et du Canada dans une tentative de donner aux sciences humaines de la religion une évaluation au moins provisoire des valeurs culturelles et sociales en cause.

Religion populaire,
Religion de clercs?
Benoît Lacroix
et Jean Simard
445 pages 22 \$

BILAN
DE DIX ANS
DE TRAVAUX

Ces ouvrages sont
disponibles dans toutes
les librairies ou à:



Institut québécois
de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695

commentaires

Le journal devient un autoportrait quotidien où est transposé le regard d'Alix sur elle-même, la vie, la mort; on assiste à une recherche constante de sa part pour établir le lien entre le continu et le discontinu. Par le biais de ces instantanés, en mots ou en images, se dégage aussi le désir d'Alix de vouloir posséder le temps. Au fil des nombreux cahiers, ont s'attache à cet être qui vit dans des tableaux vivants et qui pratique cet oubli qu'est l'emmagasinement des images surimposées au souvenir.

Susy Turcotte

n'est qu'immense solitude.

En ce moment précis ne répond pas au schéma classique du journal intime écrit à la première personne: c'est plutôt une suite de carnets faits d'anecdotes, amusantes ou malheureuses, de récits très courts, d'ébauches de romans. En ce sens, il constitue un excellent livre de chevet qu'on peut laisser et reprendre, lire et relire, par exemple, *La première journée au Paradis*, pour l'humour du ton; *Dimanche*, pour l'atmosphère délicate et feutrée; *Quelqu'un t'attend* et *Ceux qui retournent*, pour la perte, le manque de l'amour, et la solitude; et aussi *À ce moment précis*, pour le regret de la jeunesse perdue. *Les fenêtres éclairées*, pour éprouver l'inquiétude fébrile de se savoir ou non attendu par quelqu'un, au retour d'un long voyage.

En ce moment précis, une écriture toute en délicatesse, profondeur et douceur du sentiment.

Chantal Chevrier.



LES JEUX DU TOUR DE VILLE

Daniel Boulanger
Gallimard, 1983

Nabokov disait que la littérature commence lorsque l'enfant crie: «Au loup! au loup!» et qu'il n'y a pas de loup. Daniel Boulanger nous offre un tour de ville à la manière de Nabokov. Il nous raconte des histoires; il sait qu'il nous raconte des histoires et le lecteur complice le sait aussi. Car si ces belles et brèves nouvelles sont toutes précédées d'une courte présentation qui évoque, par son titre, un lieu précis — une rue, une adresse, une gare, un café — ce réalisme n'est qu'apparence.

«J'aime la ville autant qu'un livre», écrit l'auteur. La ville est vite transformée en un livre délicieux où l'on sent, à tout moment, le plaisir de raconter, de faire voir» une fumée nouvelle, une lumière



jamais vue au bord de ses fontaines, l'un de ses ineffables passants d'une distance d'étoile ou... l'un de ses chats.»

Une madone qui croque les hommes, de préférence les mariés, et qu'on laisse nue sur la banquette arrière d'une voiture stationnée devant l'église au sortir d'une messe; une bourgeoise adonnée aux bonnes oeuvres, qui se fait rouler par un fumiste qui l'enivre des Indes; un conservateur de musée qui transforme un vieux tableau en toile d'araignée pour attrape-nigaudes et qui y laisse son esprit; un journaliste au bord d'un divorce, qui découvre, au milieu d'une révolution de mai, une épouse qui se remet à sa place; un ancien combattant floué par un ami et content de l'être. Bref, une humanité commune aux secrets connus, mais toujours étranges, enveloppée d'une ironie jamais méchante. Une manière de dire claire, juste, soignée. Et surtout pas de message. De la littérature pure.

Raymond Morel



RETOUR EN AFRIQUE

Chester Himes
10/18, 1983

Je lis toujours avec plaisir les romans policiers de Chester Himes. Il sait mener le suspense à bonne fin, et souvent avec une

pointe d'humour. Et surtout il sait mieux que quiconque décrire l'espace vital dans lequel évoluent les habitants de Harlem, New York. On jurerait y être réellement!

Retour en Afrique ne fait pas exception à la règle. On y retrouve les deux héros anti-héros de Himes, Éd. Cercueil et Fossoyeur, policiers noirs parfaitement honnêtes mais aux méthodes quelque peu hétérodoxes, aux prises avec une enquête retorse, tout à fait dans le goût de Harlem: un prédicateur se fait voler, au premier chapitre, un magot de 87 000 dollars que la population noire lui a confié pour l'organisation du grand Retour en Afrique, mouvement lui-même en compétition avec un autre mouvement de Retour en Afrique, lui-même en compétition avec un mouvement de Retour dans le Sud; comme quoi, «À Harlem, une affaire, ce n'est jamais simple!», comme dit l'un des protagonistes...



Quoi qu'il en soit, le prédicateur et les deux compères se mettent à la poursuite du magot, nous amenant dans des lieux louches: arrière-boutique abritant des vendeurs de came, bordel, clandés de tout acabit, boîtes de strip-tease, cour à ferraille, bars, cafés et restaurants,



EN CE MOMENT PRÉCIS

Dino Buzatti
10/18, 1983

À chaque lecture de ce que nous raconte Dino Buzatti, que ce soit le très beau *Désert des Tartares*, ou encore ce journal intime, *En ce moment précis*, nous plongeons vertigineusement dans la tristesse fondamentale de l'âme humaine. Buzatti nous parle du manque, de la perte; il nous raconte la nostalgie première, et puis celle de ne jamais pouvoir revivre les moments heureux, déjà vécus, déjà perdus. La vie n'est donc faite que d'instant fugitifs, instants dont on ne cesse de cultiver la mémoire, puisque le reste

commentaires

où on peut goûter la meilleure cuisine du Sud des États-Unis en quantité importante et à un prix dérisoire. On rencontre dans ces lieux des paumés de toutes sortes, chiffonniers, voleurs à la tire, joueurs professionnels, camés à la marijuana ou à l'héroïne, choisissez selon votre plaisir, putes, maques, tenanciers de jeu ou de bordel, etc., etc., et jusqu'à de faux et de vrais prédicateurs mêlés. Et tout ce monde, pas toujours très propre, survit élégamment à sa misère. Non, Harlem n'est pas sordide, comme le pensent ces pourris de Blancs: il réinvente le quotidien.

Chantal Chevrier

ROMAN ROI Renaud Camus POL, 1983

Roman est roi à sept ans. Roman n'est plus roi à dix ans. L'est de nouveau à treize, quand son père meurt à ses côtés d'une balle dans la tête. Roman est éclaboussé de sang. Roman est horrifié mais on n'a pas le droit d'avoir peur quand on est roi. Les régents se succéderont jusqu'à sa majorité. Se succéderont aussi les régimes politiques. Ministres ou généraux, fidèles de l'Arc noir ou terribles Sectateurs de la mort, Juifs persécutés, paysans et citadins perdus dans des

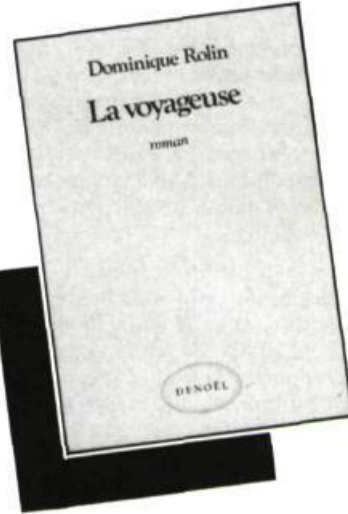


courants contradictoires, voilà le peuple sur lequel Roman essaie de régner à vingt ans. Il est beau. Il rétablit les libertés brimées par les gouvernements précédents. Il est l'espoir de résurrection du peuple. On l'accable.

Les vivants de la foule, l'amour d'une femme, Lady Diana Landsor, l'amitié, le dévouement de Homen, son secrétaire, ne suffiront pas à maintenir Roman sur le trône. L'Allemagne d'Hitler et la Russie si proches sont plus fortes que l'héroïque et minuscule royaume de Caronie. Si petit royaume, si court règne que les manuels d'histoire ne retiennent pas le nom de Roman. Renaud Camus, usurpant avec bonheur l'identité de Homen, témoin, historien du roi, nous

livre une page d'histoire inconnue. Et romantique... Les amours du roi, les montagnes noires, les châteaux, les aieules originales atténuent la rigueur du récit historique. Récit assez complexe qui oblige le lecteur à de nombreux retours au tableau généalogique. Le fait qu'il y ait un gouvernement parallèle à la monarchie et que les événements décrits se déroulent en temps de guerre ne simplifie pas la narration. L'auteur s'en tire bien et on regrette, à la lecture de certains passages, qu'il n'ait pas été encore plus personnel. Ce sont les moments les moins scientifiques qui nous permettent de retrouver le talent de Camus. Talent que l'éditeur respecte mal; les fautes, nombreuses, trahissent une révision trop rapide.

Christine Brouillet



donne l'opportunité à l'auteure de plonger dans un corps de narration inédit, de retrouver ceux qu'elle a cru connaître autrefois, de remodeler son existence et, finalement, de s'enraciner elle-même «dans une certaine mémoire privée de souvenirs».

La voyageuse nous livre chacune des étapes de sa métamorphose. Elle cherche à se construire de l'autre côté comme elle avait toujours voulu le faire quand elle était du côté de la vie. Avec une totale extra-lucidité, elle parvient à comprendre qu'elle était faite, jadis, «d'incalculables petits mondes agglomérés». Et sa mort n'est ni plus ni moins que l'image inversée de sa vie.

Dominique Rolin nous entretient aussi de sa relation

LA VOYAGEUSE Dominique Rolin Denoël, 1984

La voyageuse constitue le deuxième volet d'un roman d'anticipation autobiographique de Dominique Rolin, le premier étant *Le Gâteau des morts* paru chez le même éditeur en 1982.

Nous sommes en l'an 2000, et la narratrice vient de mourir dans une chambre d'hôpital, à l'âge de 87 ans. La mort

Le p r ê t ~ à ~ m a n g e R

L'ASTUS
LE FAST-FOOD DE LUXE (514) 845-5864 109 MT-ROYAL OUEST

commentaires

amoureuse avec Jim, son compagnon terrestre; ce qui les liait n'a pas cessé d'exister. On assiste donc à une sorte de télépathie obscure et dense entre les deux amants, à un dialogue sans voix: l'amour se poursuit dans l'éternité.

Une grande sensualité se dégage de ce roman. Les seules certitudes de Dominique Rolin sont d'abord sensuelles: son rapport à la vie, à la mort, à l'écriture. Bonheur extrême et désespoir extrême s'entrechoquent, se collent, adhèrent l'un à l'autre, de quoi se demander si nous, vivants, ne devrions pas réviser notre perception de la mort.

Susy Turcotte

a été conçu qui détruit Philip... Il dira à son arrestation, après un suicide raté, qu'il est mariicide et parricide (dans l'ordre) parce qu'il les aimait et qu'eux ne l'aimaient pas.

C'est Philip qui raconte son histoire; il l'écrit pour Doc, le psychiatre qui s'occupe de ce beau cas, qui l'enregistre, l'observe, le scrute sans qu'on sache qu'il veut condamner Philip à l'asile ou à la prison. Ce qu'on sait c'est qu'on voudrait que Philip soit libéré, on voudrait dire à ce grand gars qui n'a peut-être pas vieilli au Viêt-nam que c'est fini maintenant, on voudrait qu'Hesper l'aime. Sans qu'ils se marient pour autant et aient des tas d'enfants, parce que le rêve américain, Schiddel n'y croit pas tellement. Rêve étouffant, grotesque, toc. C'est dans cette distance entre le vrai et le faux que naît le drame de Philip. Se défoncer, baiser pour aller voir au fond des choses ou pour les oublier? Ne pas être et ne pas être, telle est la question. Une certitude demeure: Schiddel est un grand écrivain; *Bad boy* est surprenant, émouvant, extralucide, brillant. Très fort.

Christine Brouillet

LA COURSE AUX ÉTOILES

James Michener

Éd. Libre Expression, 1984

Le roman documentaire est un genre littéraire difficile. James Michener en demeure l'un des maîtres aux États-Unis.

Son dernier livre traduit en français en est la preuve. James Michener nous raconte, à sa manière, l'histoire du programme spatial américain, dans ce livre originellement publié sous le titre de *Space*.

Si l'on s'en tient à ce strict point de vue, *La course aux étoiles* pourrait être réduite de moitié, je parle bien sûr du livre, pas de la course elle-même.

Michener nous situe histo-



riquement ses héros en insistant longuement sur des périodes ou des événements critiques de leur vie sans qu'un lien évident ne puisse être établi avec l'ambition première du livre.

Ce qui nous vaut des «briefings» vivants sur la technique dite du «barrage du «T» ennemi», cet exploit que chercherait à accomplir tout amiral à la veille de la bataille navale de sa carrière, ou sur les problèmes soulevés par les bombardements de nuit pendant la guerre de Corée.

Ces diversions font peut-être perdre de vue, ou annoncent peut-être un peu longuement la course aux étoiles, mais elles accrochent et retiennent le lecteur.

René Beaudin

VENGEANCE

Leslie Caron

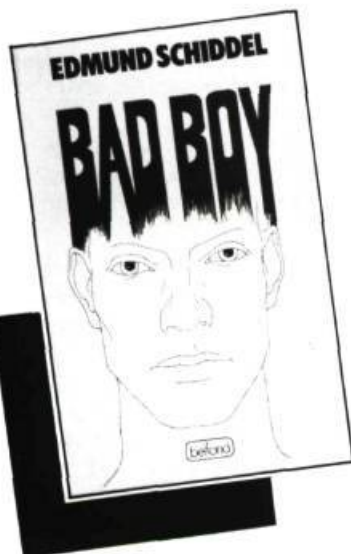
Éd. Balland, 1983

Non! Ne grimacez pas. Ce n'est pas un Oootre livre de potins hollywoodiens. Leslie Caron, grande dame du cinéma dansant, a beaucoup plus de fierté. Et de talent. Tout au long de ses douze nouvelles, elle fait virevolter, à la pointe de sa plume, des mots qui deviennent histoires et personnages. Tristes his-

toires de personnages toujours perdants, au fond.

Dans cinq nouvelles, le malheur prend racine au cœur même de l'enfance. La rançon de la gloire est bien cruellement perçue chez une jeune ballerine, trop sensible pour le succès. La détresse de la petite claire, abandonnée au pensionnat, déchire le silence de la lecture. Le drame de Claudine effraie, non pas tant par son dénouement tragique que par la quotidienneté de ce qui est raconté. Le Charles-Henri et la Malison des deux dernières histoires doivent aussi faire face à un destin, tordu depuis le début.

Les autres nouvelles gravitent autour de problèmes du monde «adulte». Mal de vivre et mal d'aimer. Malaise existentiel décrit avec juste ce qu'il faut de détachement et de lucidité pour cerner, sans trop de désespoir, la solitude profonde des êtres.



BAD BOY

Edmund Schiddel

Belfond

Il a tué sa mère en l'étrangeant après lui avoir ouvert le ventre de 21 coups de talon-aiguille. Il a tué son père en l'assommant à coups de maillet et en lui enfonçant un burin entre les épaules. Ça sent mauvais dans leur chambre. Ça a toujours senti mauvais. L'odeur du mensonge. Un mensonge si mal dissimulé que leur fils Philip apprend très jeune la vérité sur sa naissance. Ce n'est pas seulement comment mais pourquoi il



Si vous n'aimez pas la photo de Leslie Caron qui apparaît sur la couverture, ne lisez pas. Car son écriture lui ressemble. Froide, élégante, avec un regard implacable.

Josette Giguère